

Laurence LABBE

POURSUITES

La puissance des
ordinaires

Volume 2

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-0782-2

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Illustration de couverture : tableau de Marcel Labbé

Du même auteur :

La puissance des ordinaires : action, suspense
(2014)

La puissance des ordinaires - volume 2 - la victoire
: thriller médical, politique et psychologique - littérature
générale (2015)

La puissance des ordinaires – volume 3 :
retrouvailles : thriller historique (2016-2017)

Comment je n'ai jamais réussi à attraper le père
Noël : roman humoristique (2015) – meilleure vente
humour en 2015

Poursuites : la trilogie de la puissance des ordinaires
(2016) – Top 100 des ventes Amazon en septembre 2016

Comment j'ai réussi à attraper la lune : humour,
émotion et suspense (2017)

Comment sauver le monde (de chez soi!) : humour,
anticipation (2018)

À mes enfants,
qui me supportent, surtout quand je suis en
pleine ivresse créatrice ;
à mes relecteurs, contributeurs, amis,
pour leur soutien, leurs encouragements et leur
aide ;
à mes lecteurs : merci !

Je dois une mention particulière à Nathalie,
écrivaine, pour les longues heures et toute l'énergie
qu'elle a consacrées à la puissance des ordinaires. Sa
relecture attentive, ses remarques toujours
clairvoyantes et judicieuses, ont su mettre en valeur
mes idées et sublimer la créativité bouillonne qui me
submerge.

Relecteurs et contributeurs : Graham, Marie-
Anne, Isabelle, Clément, Régis, Hubert, Sylvain. et
Michel.

*«Tu peux imaginer tout ce que tu veux, tu
seras toujours en deçà de la réalité en décrivant
l'horreur.»* : des amis bien informés.

La puissance des ordinaires est une œuvre de
fiction. Toute ressemblance avec une personne
existant, ayant existé ou des faits réels serait
involontaire.

Table des matières

Ouverture – Première partie

Fugue

Ouverture – Deuxième partie

3 – Premier tableau

4 – Reprise

5 – Le destin en mouvement

6 – deuxième tableau

La prison paradis

7 – Deuxième acte – accords mineurs, désaccords majeurs

8 – Deuxième mouvement – voyage à Lesbos

9 – Accords instables

10 – Troisième tableau

11 – Accord majeur

13 – Grand final

14 – Dans les coulisses

Épilogue

Revue de presse – (chronologique) –

Actualité française et étrangère de l'année 2014

Hommage aux grands (lectures aimée et conseillées)

POSTFACE par Eric Vernassière pour le blog de l'Express

« les huit plumes »

Ouverture – Première partie

Fugue

Dans le vaste hall de la gare à Paris, les voyageurs vont, viennent, se croisent.

À l'écart de ce brouhaha incessant, où se mêlent douceâtres effluves corporels et parfums bon marché, Lara attend. Malgré ses efforts pour paraître calme, son souffle saccadé trahit son anxiété. *Décidément, je n'arriverai jamais à me concentrer sur ce livre*, pense-t-elle en regardant le panneau lumineux où s'affichent les prochains départs : vingt et une heures.

Il peut toujours m'attendre, plus jamais je ne viendrai. Un courant d'air balaye sa nuque, elle frissonne en imaginant le patron du café de la mairie en proie à une fureur incontrôlable. *Depuis six mois que je trime pour lui, subis ses reproches et attouchements, encaisse ses humiliations et enfin...*

Aujourd'hui, c'est l'argent qu'il lui devait qu'elle a réussi à encaisser pour fuir, fuir enfin sa ville natale en banlieue nord de Paris... et par la même occasion, sa famille. Dorénavant, sa mère devra

s'occuper de ses frères et sœur et surtout, son père ne pourra plus lui fourrer ses grosses pattes là où elle ne veut pas, sans parler du reste. Elle n'aura plus à sentir son souffle rauque d'homme en rut ni son eau de Cologne bon marché dont le simple souvenir lui soulève le cœur.

Demain matin, je serai loin. À vingt et une heures vingt-trois minutes, ma liberté sera rendue.

Blouson en cuir, pantalon moulant, baskets noires, Lara est vêtue de façon à passer inaperçue. Peine perdue, son visage aux contours angéliques, éclairé par deux grands yeux d'émeraudes chatoyants sur sa peau cuivrée attire les regards.

Son petit sac à dos contient quelques affaires, dont des livres. Travailleuse, bonne élève, elle adore lire, à l'inverse, communiquer n'est pas aisé. Lorsqu'on lui parle, entre la crainte d'être agressée et celle de ne pas savoir répondre, une panique irraisonnée la submerge. Finalement, elle noie assez souvent ses propos dans un verbiage bigarré y mélangeant les subjonctifs, plus-que-parfait, futurs antérieurs et diverses tournures désuètes qu'elle affectionne chez ses auteurs préférés. Bref, à chaque fois qu'elle ouvre

la bouche, elle marque des points négatifs pour sa cote de popularité.

Lara, c'est un peu le Robinson de Daniel Defoe, qui n'aurait pas encore trouvé son Vendredi.

La famille de la jeune fille vit dans un pavillon, acquis de façon plus ou moins honnête. A l'école que fréquentait Lara, les élèves viennent en majorité de grands ensembles qui n'ont de champêtres que le nom : *cités jardins, les fleurs...* Ces groupes se battent la plupart du temps, mais Lara ne fait partie d'aucun camp et d'ailleurs n'a jamais rien compris à leurs rivalités. On la pensait bourgeoise, ce qui signifie une tare, dans cette banlieue prolétaire, bien pire que d'appartenir à une bande adverse.

Aussi incomprise que Renée, la concierge érudite dans «l'élégance du hérisson» de Muriel Barbery, Lara se sent obligée de cacher sa culture aux yeux d'un monde intolérant.

Le travail au café de la Mairie lui permet de gagner un peu d'argent et de fuir le milieu scolaire. Pour l'appâter, son patron lui a donné un salaire d'avance au début, avec lequel elle s'est inscrite à une formation d'assistante médicale par correspondance.

Au bout de six mois, on lui a proposé un stage dans la clinique du docteur Pierre-Emmanuel Pagès, à mille trois cents kilomètres au sud de Paris. À défaut d'être rémunérée, elle serait logée et nourrie, bref, une excellente occasion pour décamper.

À présent chaque seconde compte et la rapproche de la liberté, mais elle ne se sentira réellement en sécurité qu'une fois le train parti.

Pour qu'on ne l'aborde pas, Lara essaye de lire ; son refuge, sa drogue qui l'emporte loin des autres et d'elle-même : un moyen d'oublier son corps, aussi, de s'absorber dans des aventures extraordinaires. Elle est d'accord avec Descartes : *«la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles»*.

Nullement rebuté par son attitude renfermée, un type exhalant une odeur agréable, un mélange subtil de linge soigné et de parfum de luxe, tout le contraire de son père, se campe devant elle. Lara remarque les épaisses chevalières en or, les boutons de manchette incrustés de pierres précieuses.

Intriguée, elle relève la tête et retient un cri. *Fichtre, il est effrayant !*, constate-t-elle.

Le visage de l'homme, défiguré par une longue cicatrice sous l'œil gauche, contraste avec l'élégance de son habillement.

— Mademoiselle, je vous regarde depuis tout à l'heure. Je vous trouve magnifique. Accepteriez-vous de boire un verre en ma compagnie ?

Lara l'observe à la dérobée. Elle songe que beaucoup de filles de son âge auraient appliqué en cette occasion la doctrine d'Epictète : *quel que soit l'évènement, il dépend de moi d'en tirer profit*. Inutile d'avoir le nez fin pour flairer l'argent facile. Ce genre d'homme a toujours une liasse de gros billets dans sa poche. *Un jeu dangereux !*, pense Lara, l'individu paraît inquiet.

— Mon train est affiché, je vais y aller.

— Je pars avec vous ! Vous êtes tellement belle ! Je vous suivrais à l'autre bout du monde !

Lara se lève sans chercher à deviner si les propos de l'homme contiennent un soupçon de sincérité, elle le bouscule pour passer ; l'importun glisse un carton dans la paume de sa main :

— Vous verrez, bientôt vous aurez besoin de moi...

Un peu plus loin, elle regarde la carte, lit un nom à consonance grecque, la fourre dans sa poche, puis se jette dans le courant de la marée humaine.

On la pousse sans excuse, elle trébuche sur une chose piaillante et pleine de poils, des crocs acérés happent sa cheville.

— Pouvez pas faire attention ?, grogne une femme.

— Palsambleu !, s'exclame Lara sous l'effet de la douleur.

La dame reste interdite. Heureusement l'animal velu s'intéresse soudain à une caisse contenant un chat et lâche la jambe de la jeune fille.

Lara s'éclipse, poursuit son chemin. Elle dépasse les voitures-lits... Enfin elle arrive à la section des places assises, sans se douter que quelques dizaines de mètres derrière, le Grec à la balafre se précipite dans un compartiment.

Lara monte dans le vieux wagon qui sent le caoutchouc usé. Le tissu épais des sièges, propre mais élimé, laisse entrevoir l'armature. Une fois installée

près de la fenêtre, elle soupire, soulagée. Il ne lui restera plus qu'à s'assoupir dès que le train roulera. Au lever du jour, elle découvrira le nouveau paysage et arrivera au matin, reposée, pour son entretien.

À cet instant, un individu très grand, habillé d'un survêtement aux couleurs du Mali, la bouscule pour poser son sac de sport dans le casier haut et s'installe près d'elle. *Beau gosse !*, songe instinctivement Lara. *Mais pourquoi a-t-il de si longues jambes qui prennent toute la place ?* Cela contrarie tous ses plans : elle ne pourra jamais dormir à côté de lui. Il exhale une odeur de mâle, pas désagréable et même assez troublante, un mélange de musc, gel douche aux agrumes et d'hormones masculines... mais se montre d'emblée d'une familiarité envahissante.

— Wesh cousine, on part vers le sud ? Comment tu t'appelles ?, lance-t-il, décapsulant une canette.

— Lara, soupire-t-elle.

— Moi c'est Sammy... Wesh sœur, t'es trop jolie ! Tu viens d'où ?

— De la banlieue nord.

Il se claque les cuisses.

— Moi aussi !

...

— Et tu vas où comme ça ?

— Je voudrais me reposer, je suis fatiguée.

— Aaaah ! Dommage... Mais, no souci. Si tu veux parler, je suis là.

Ouf, se dit Lara ; non, elle n'a pas envie de discuter. Et de quoi d'abord ? Des performances d'une équipe de foot ? *Je ne connais rien à ce sport ! Tout ce que je veux, c'est dormir !* Elle se recroqueville sur le siège, enfin, le train démarre puis prend de la vitesse.

La lueur blême des néons caresse ses paupières, parfois les portes du wagon coulissent, des gens passent ; la machine ronronne, vibre. Elle aurait pu être bercée par ce doux tumulte si les battements de son cœur et ses pensées ne la ramenaient pas toujours en arrière : le pavillon de ses parents, le café de la mairie, le lycée, son père : les images se superposent dans son esprit. Elle donne un coup de pied *presque* involontaire à son voisin qui laisse échapper un ronflement. Il dormait déjà ! Elle tente de lui écraser le pied doucement, puis de plus en plus fort. Effort vain ! Il grogne et s'étale encore plus.

Agacée, Lara se lève pour récupérer son sac, mais voilà qu'une secousse du train lui fait perdre l'équilibre. D'un geste malheureux, elle entraîne le contenu du porte-bagages qui dégringole sur la tête de son voisin, renversant la canette qu'il avait posée devant lui.

— Eh ! Mais c'est quoi, ça ? Il se passe quoi !
Ah mais je vois... Tu voulais me réveiller ?

Lara cherche une réponse adéquate.

— Je suis confuse mais vous vous méprenez...

Un rire chaud et puissant lui répond, son voisin se lève et l'attrape par la main :

— Qu'est-ce que tu dis ? Viens avec moi, on va arranger ça.

Lara, écarlate, tente de résister, mais elle ne souhaite pas attirer l'attention des autres voyageurs, craignant qu'ils soient incommodés ou à l'affût de ragots croustillants. Le type l'entraîne déjà dans le couloir. Arrivés devant les toilettes du wagon, une main sur la poignée de la porte, il déclare :

— T'es trop jolie, j'te kiffe grave !

— Bas les pattes, malotru !

— Qui ? Non, moi c'est Sammy ! C'est quoi ton problème, tu vas juste m'aider à nettoyer ça !

À ce moment, la porte s'ouvre violemment et percute la face de l'importun. Une grande blonde sort de la cabine et le bouscule sans ménagement... Le sportif gémit, tentant de juguler d'une main le sang qui coule sur son visage, tandis que la bombe montée sur talons aiguille, vêtue d'un tailleur à jupe fendue et d'un décolleté pigeonnant en dentelles, constate avec une pointe de sarcasme :

— Ah oui ! L'arcade, ça saigne vite...

— Mon nez !, gargouille Sammy, se tenant l'appendice à deux mains.

— Il vous embêtait, n'est-ce pas ?, demande la femme, à Lara.

— Oui, mais...

— J'ai tout entendu. Venez, ne vous laissez pas faire.

— Eh, mais vous n'allez pas m'abandonner comme ça !, proteste l'athlète esquiné en attrapant Lara de sa main libre.

— Compte là-dessus, trou du cul !, déclare la jeune femme qui sait adapter son verbiage à tout interlocuteur.

Elle saisit l'autre poignet de Lara qui se trouve écartelée entre les deux. Le grand Sammy, gêné par le sang qui coule de son visage, vaincu par l'amazone aux cheveux d'or, tend une carte vers Lara qui obéissante, l'attrape.

— Phone, Lara, cousine, tu le regretteras pas !

— Viens, ma petite, laisse cet abruti se débrouiller. Allons dans mon compartiment... Je m'appelle Fanny. Et toi ?

La vamp entraîne Lara le long des couloirs. Le claquement sec de ses talons annonce son passage, derrière lequel distillent des effluves de parfum luxueux, laissant des hommes en émoi et les femmes aux abois. Lara à sa suite, se sent protégée. Elle observe avec une pointe de jalousie Fanny s'imposer avec élégance avec son déhanché sensuel.

Finalement elle s'arrête et fait coulisser une lourde porte qui s'ouvre sur un compartiment assez joliment décoré : fenêtre voilée de rideaux de velours, deux couchettes bordées de draps blancs rabattus sur

une couverture rouge, une petite table et des tableaux aux murs forment le décor.

— Mon sac est resté là-bas, dit Lara.

— Installe-toi ici, ma belle, je vais te le chercher.

— Merci infiniment de me sauver des serres de cet importun !

— Euh... eh bien... ne t'inquiète pas ! je n'en ferai qu'une bouchée, de cet idiot, et pas de la façon qui l'intéresse !, déclare Fanny avec un clin d'œil.

Elles rient.

Lara entre dans le compartiment et s'assoit sur l'un des deux lits.

Cette femme, Fanny a sûrement beaucoup à m'apprendre. L'aventure commence bien», pense-t-elle.

Elle observe l'endroit et songe avec mélancolie qu'elle aurait aimé que sa chambre y ressemblât .

La porte coulisse de nouveau : Fanny revient avec le sac oublié.

— J'ai bien fait d'y aller, votre ami Sammy est vraiment collant. Vous n'auriez jamais réussi à vous en débarrasser.

— Ce n'est pas mon ami, proteste Lara, et avec son langage, il me fait penser à un personnage de Chester Himes...

— Qui ? Quoi ?, laisse échapper Fanny, interloquée.

— Chester Himes était un écrivain noir américain qui avait fait de la prison et...

— Ouh la la... En tous cas, tu as intérêt à rester là, il arpente les couloirs à ta recherche, l'ex-taulard.

— Non, mais lui, je ne sais pas s'il a fait de la prison, c'est...

— Peu importe... Il me rappelle quelque chose. Je suis certaine de l'avoir déjà croisé ce gars avec son maillot de foot du Mali... Mais où ?...

Fanny dépose le sac de Lara, qui, abandonnant toute velléité d'échange littéraire, lui fait des compliments sur le lieu.

— C'est un compartiment arrangé... Pour moi. Je voyage pour affaires. J'ai un rendez-vous demain matin, non loin de la gare.

— Je dois également honorer une entrevue importante à l'arrivée demain matin, dit Lara.

— Honorer quoi ?

— Je vais faire un stage dans une clinique de l'arrière-pays.

— Ta famille va te manquer ?

— Que nenni. Pourvu que je n'y retourne jamais.

— Des soucis ?

— Surtout avec mon père. Il fait même peur à ma mère.

— Cela ne t'embête pas de quitter tes amis ?

— Je n'en ai pas. Je suis trop différente. Tu as vu, je parle bizarrement – enfin, quand je parle –. Cela vient peut-être de l'origine étymologique de mon prénom. Lara était la nymphe du silence : elle eut deux enfants avec Mars et on lui coupa la langue.

Ca fait rire Fanny.

— Avec moi il me semble pourtant que tu l'as bien pendue, ta langue !

— C'est vrai, admet Lara en riant aussi... je me sens bien avec vous... toi. C'est la première fois que cela m'arrive.

Tandis que le train roule dans la nuit vers le sud, une quiétude bienveillante enveloppe les deux jeunes femmes. Le parfum de Fanny, frais et sensuel,

la pénombre et le léger ballant créent l'ambiance propice aux confidences.

— Tu as des frères et sœurs, Lara ?

— Oui, deux petits. J'avais une demi-sœur plus âgée, mais je ne l'ai jamais connue. Mon père est le second époux de ma mère. Son premier mari et sa fille ont disparu.

Devant l'air un peu perdu de Fanny, elle ajoute :

— Ça a l'air un peu compliqué, mais c'est ainsi ! Et toi Fanny ?

— J'ai été élevée seule par mon père et je n'ai connu ni ma mère ni ma demi-sœur...

— Quelle coïncidence ! Nous pourrions être demi-sœurs !, s'exclame Lara.

— Oui ! La vie est ainsi, concède Fanny qui ne s'étonne plus depuis longtemps des hasards de l'existence.

— Tiens ! En parlant de coïncidence ! Je me souviens à présent où j'ai vu ton Sammy. Mais oui ! C'est bien ça !

— Tu le connais ?

— Il fréquentait la même salle de sport que moi, l'année dernière. J'avais beau changer d'horaires, je le croisais toujours ! J'avais fini par ne plus aller à cet endroit pour l'éviter et je l'avais totalement oublié. Mais le voilà qui réapparaît !

Fanny se lève, entrouvre la porte du compartiment et constate :

— Il est bien là... Il guette. Il attend quoi ?

— Étrange ! D'autant plus que c'est après moi qu'il en a...

— Bon, laissons tomber. Je ne pense pas qu'il soit dangereux.

Dans le couloir, un individu au visage marqué d'une longue cicatrice sur la joue, habillé avec élégance, avance. Sammy, accoudé à la vitre, regarde le paysage. Il rêve, ou surveille, on ne sait quoi. Ses grandes jambes incapables de rester en place se décroisent, juste au moment où l'homme à la balafre passe derrière lui. Ce dernier trébuche, se rattrape à une porte, puis se retourne, furieux. Sammy n'a rien vu – ou bien fait-il semblant – ? Le balafré profère un juron. Il n'aime pas les africains qui le lui rendent bien.

— Fais gaffe où tu mets tes pieds, dit Sammy.

— De quel droit es-tu sur mon chemin, vermine ?

Le Grec tremble de rage. Il écarte sa veste, juste assez pour que le Malien voie scintiller l'acier d'une arme à feu.

— Oh la la ! Faut pas t'énervé comme ça, mon pote ! Je t'ai rien demandé ; tu t'excuses et puis on en reste là... Non ? Bon ok ? Ça va, ça va...

Le visage du Grec reste figé dans une expression de haine.

— Tu dégages.

— Ok. Je m'en vais... Voilà... keep cool !, concède Sammy.

Il s'éloigne, mais pas trop, fait des allées et venues au bout du couloir tandis que le grec stationne devant le compartiment de Fanny.

Ce gars a l'air totalement fou, voire dangereux, pense Sammy. Mais il ne va pas tirer dans le train. Je bouge juste un peu pour être tranquille et je reste non loin des filles.

Les roulis bercent Lara et Fanny. Toutes deux se laissent aller à leurs souvenirs. La petite, comme on l'appelait hier encore, devait jongler entre sa

formation par correspondance, ses jeunes frères et sœur et son travail au café de la Mairie ; rentrer suffisamment tard chez elle le soir pour décourager les clients habitués, piliers de comptoir ivres, de la suivre et suffisamment tôt pour ne pas voir son père qui l'aurait coincée dans la salle de bains ou dans sa chambre. À partir de maintenant, elle veut se réapproprier son corps, son âme et son temps.

Fanny pense à sa carrière, aux circonstances étranges qui l'ont poussée à prendre le train pour Nice, dans l'espoir de se sortir d'une impasse professionnelle et de croiser, peut-être le chemin du beau René. Elle se remémore trop souvent les quelques nuits passées à ses côtés, à Corfou, car le souvenir de sa présence, de l'odeur de sa peau reste ancré en elle. Alors, pour forcer son esprit à oublier, elle relance la conversation :

— La première fois que j'ai voyagé en train, c'était avec mon père. J'étais toute petite ! Nous partions de Paris. Il venait de divorcer avec ma mère. Il m'emmenait où nous avons vécu toute mon enfance, dans le nord.

— Ta mère a-t-elle convolé en secondes noces ?

— Euh... Tout ce que mon père m’a dit de son son rival ... c’était d’après lui un Guadeloupéen, d’origine hindoue, coléreux et alcoolique.

— Comme mon père !, murmure Lara.

Cela fait beaucoup de coïncidences, songent-elles.

— Quel est ton nom de famille ?

— Moutoussami.

— Ce nom me dit quelque chose.

— Il n’est pas tellement courant, précisa Lara, et signifie : serviteur attaché à l’entretien de la perle que porte le Dieu.

Fanny rit encore.

— La perle, c’est toi ! Tu es impayable.

— Tu sais, reprend Lara le plus sérieusement du monde, en y réfléchissant bien, nous pourrions vraiment être demi-sœurs ! Ceci expliquerait que nous soyons si bien ensemble !

Lara s’enthousiasme. Fanny préfère retenir l’émotion qui la gagne.

— Donne-moi l’adresse de tes parents, dit-elle. Je vais demander confirmation à mon père, dès mon

arrivée à Nice. Et voici ma carte. Es-tu certaine d'avoir ce stage demain ?

— Je l'espère ! J'étais la meilleure de l'école... Et je ne peux renoncer. Je n'ai plus rien pour le retour. De toute façon, je ne rentrerai pas !

— Lorsque tu seras à la clinique, n'hésite surtout pas à m'appeler si tu as besoin de quelque chose, si ton job ne fonctionne pas. Tu as un portable ?

— Non.

— Quel âge as-tu, au fait ?

— Seize ans.

— Tes parents ne savent pas que tu es partie ? ! Tu es en fugue !

— Il ne faut pas le dire... Je ne veux pas rentrer chez moi.

— Ne t'inquiète pas, téléphone-moi surtout, lorsque tu seras installée, je compte sur toi.

Fanny, troublée, se lève sans songer à demander à la jeune fille l'adresse de la clinique où elle se rend le lendemain, persuadée qu'elle la contactera comme prévu.

— À présent, je vais nous chercher un bon chocolat chaud, cela nous aidera à dormir.

Peu de temps après, Fanny est de retour.

— Notre ami au maillot de foot tourne en rond dans le couloir comme un lion en cage !

— Mais qu’attend-il ? Il m’a donné son numéro, si j’ai besoin, je le sonnerai !

— C’est toi qui as toutes les cartes en main ! Mais méfie-toi de ce type Lara !

— Ça oui, j’en ai des cartes ! J’ai aussi celle de cet homme... Je n’ai aucune intention de les appeler !

— Nous devrions dormir à présent, conclut Fanny.

Elle éteint la lumière.

Toutes deux partent à la recherche de leurs rêves.

Lara, de son côté, se transforme en guerrière libre dans un monde où, armée d’un fouet, elle dicte ses ordres aux hommes qui l’intimident : son père, les garçons de l’école qui se moquent d’elle, le grec à la mine patibulaire, le grand Sammy...

Fanny quant à elle, déroule positivement la journée du lendemain dans son esprit. Elle devra

arriver à faire parler le responsable avec qui elle a enfin réussi à obtenir un rendez-vous. Elle appelle la force de René ; comment oublier son physique viril et sensuel, son regard d'aigle, ses mains aux influx magiques ? Penser à lui nourrit en elle des ressources insoupçonnées.

* * *

Lara est réveillée par un rayon de soleil brûlant qui traverse le rideau et rencontre sa joue. Elle cligne de l'œil et sourit. Cette sensation de chaleur intense qu'elle n'a jamais connue dans sa banlieue emplit son cœur et son être. Fanny bouge, Lara soulève le store et admire un paysage d'une telle beauté qu'elle ne l'eût jamais imaginé en rêve : collines verdoyantes, végétation luxuriante, palmiers se détachant sur le bleu ardent du ciel ; et soudain au détour d'une falaise ocre, la mer, immense et magnifique, aux dégradés turquoise sur lesquels bateaux et mouettes diffusent des taches blanches étincelantes, ses vaguelettes écumantes léchant la roche rouge en contrebas...

Elle reste ainsi de longs instants à contempler le tableau mouvant aux couleurs de la liberté, de la naissance, de la vie. Huit heures quinze. *Dans trente*

minutes, le train arrivera en gare de Nice, annonce une voix. Fanny a déjà rassemblé ses affaires.

— Je vais chercher une boisson au distributeur pendant que tu ranges ton sac, Lara. Que veux-tu ? Café ?

— Oui merci.

— En même temps je vais vérifier que la voie est libre.

Elle revient avec les deux gobelets, amusée :

— J'ai trébuché sur cette andouille étendu par terre dans l'allée. Il était dans un drôle d'état. On aurait dit qu'il s'était battu. Du coup ça l'a tiré du sommeil et il est parti plus loin...

Fanny et Lara sortent dans le couloir encombré de bagages et de passagers prêts à descendre du train, sans se douter que parmi la foule, le Grec les surveille et les suit à distance.

Sur le quai, elles s'embrassent et s'étreignent. Fanny glisse quelque chose dans la paume de Lara et disparaît tel un typhon sur ses talons aiguille.

Lara reste un instant au milieu des voyageurs qui se dispersent à forts bruits, de roulettes, de cris d'enfants mal réveillés. Elle avance dans la gare, très

grande avec des verrières et une atmosphère de chaleur douce l'envahit.

Elle ouvre sa main et découvre un billet de cent euros... De quoi la dépanner en cas de besoin. Depuis la veille, c'est comme si sa vie devenait réelle après n'avoir été qu'un mauvais songe. Elle ramasse son sac et se dirige vers la station de bus ; puis se ravise et décide de prendre un taxi : ce sera beaucoup plus rapide et moins fatigant, en lui évitant plus d'un kilomètre de marche dans la campagne, car la clinique privée du docteur Keller où elle a rendez-vous, est située à l'écart dans les hauteurs de l'arrière-pays, loin de tout transport collectif.

Alors que la voiture la mène sur les routes méditerranéennes, Lara admire le paysage. Tout d'un coup, sans qu'elle comprenne pourquoi, lui revint à l'esprit un livre qu'elle a lu il y a longtemps : «l'Idiot» de Dostoïevski. *Une œuvre de génie*, avait-elle pensé dès les premières pages et jusqu'au bout du récit l'impression demeure, même beaucoup plus tard. Il est inscrit à jamais dans sa mémoire et ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard s'il resurgit en elle à ce moment : la scène du début, particulièrement marquante, se passe dans un train et réunit habilement

des inconnus qui auraient par la suite leur destin inextricablement lié.

Ouverture – Deuxième partie

Un an plus tôt, en février deux mille treize, Fanny rentrait d'un séjour mouvementé à Corfou et reprenait le chemin du travail.

Fanny Dufour travaille pour une puissante multinationale européenne de bâtiment. La personnalité forte mais superficielle qu'elle a montrée durant le séjour cache de profondes blessures.

Pendant son enfance, son père a tout fait pour la rendre heureuse et y est parvenu. Mais la pensée sournoise et récurrente d'une mère et une sœur restées quelque part sans qu'elle les connaisse creuse un manque affectif que seule une hyperactivité maladive réussit à combler.

Et voilà que René, cet amant merveilleux, a fait naître en son cœur des sentiments nouveaux, inédits. Pour au final lui infliger une cuisante défaite en lui faussant compagnie quelques heures avant le retour ! Disparu à l'aéroport de Corfou... Elle attend toujours un appel de sa part.

Le séjour à Corfou lui a aussi fait oublier ses soucis de carrière, mais à présent, il faut replonger dans la fosse aux requins.

Il y a dix ans, jeune et pleine d'ambition, elle pensait accéder rapidement à un poste de cadre supérieur après son entrée dans la multinationale. Mais ce combat qu'elle livre depuis une décennie, la laisse plus épuisée chaque année que la précédente. Ses armes, réparties cinglantes, stature athlétique et séduction ne suffisent plus pour se défendre : la pression est rude. Être une femme ne l'aide pas. Dans sa course à l'objectif qu'elle s'est fixé, elle a déjà trop goûté aux affres de la désillusion. Des postes se sont libérés ; mais à chaque fois, un autre a été choisi, toujours un homme. Au plus haut, tous se sont servis d'elle pour y parvenir. Pourtant, elle ne peut abandonner : quand on essaye, on reçoit des coups ; mais à ne rien tenter, on disparaît. Briguer une place au sommet de la société a un prix.

C'est donc dans un état d'esprit de revanche, sur la vie, le système en général et les hommes en particulier, qu'elle revient au travail en ce jour de février deux mille treize.

«*Jamais je n'abandonnerai ! Jamais !*», fulmine-t-elle en conduisant sa luxueuse voiture vers le quartier industriel de la Défense.

Fanny ressent la tension nerveuse jusque dans sa nuque. *Se détendre... se détendre... souriante et sûre de soi... comme toujours...* Elle exécute des inspirations ventrales, rassemble des images positives, forme une boule d'énergie dans son cerveau et la renvoie vers les plus infimes ramifications de son être.

La belle blonde écrase la pédale d'accélération pour doubler au démarrage une Ferrari pilotée par un endormi.

«Never give up !», proclame un panneau publicitaire. *Non, jamais je n'abandonnerai !*, affirme-t-elle en s'engageant sur le boulevard périphérique, forçant passage à un poids lourd qui freine brutalement dans un bruit d'enfer.

Arrivée sur le parking, Fanny se gare à la place qui lui est réservée. Élégance et sensualité la caractérisent même dans les actions les plus simples. D'abord, ses longues jambes gainées de soi se déplient hors de la voiture, ses pieds chaussés de fins escarpins à talons aiguille se posent au sol. D'une ondulation du bassin elle se propulse hors du

véhicule ; puis repousse dans son dos sa chevelure blonde, referme la portière et se dirige vers l'ascenseur de sa démarche assurée.

Never give up — Je n'abandonnerai jamais, se répète-t-elle une dernière fois, comme pour se persuader, tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le long couloir tapissé d'épaisse moquette de la direction.

La jeune femme retrouve son bureau tel que laissé une semaine auparavant : une grande pièce qui compte quatre fenêtres, preuve de l'influence qu'elle a acquise au fil du temps, meublée d'un immense bureau et d'armoires en hêtre verni. Les murs sont recouverts de documents professionnels. L'unique touche personnelle qu'elle s'est autorisée est une photo d'elle et de son père dans un cadre simple en bois clair posé sur une table, et un placard qui sert à conserver des tailleurs, chemisiers, chaussures de rechange et affaires de sport. Fanny passe dans cet endroit plus de dix heures par jour et y est attachée, bien que son objectif soit d'obtenir un bureau à un étage supérieur.

Son poste de travail allumé, elle constate que tout fonctionne normalement. La peur d'un sabotage